



## SCÈNES

# LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



**TT**  
**Kings of war**  
Tragédie  
**D'après Shakespeare**  
| 4h30 | Mise en scène Ivo van Hove  
Du 22 au 31 janvier,  
Théâtre national de Chaillot, Paris 16<sup>e</sup>.  
Tel 01 53 65 30 00

La comédie musicale de David Bowie, *Lazarus*, qu'Ivo van Hove vient de mettre en scène à New York, s'est achevée le 19 janvier. Il arrive à Chaillot avec ce *Kings of war*, d'un nouveau genre « théâtre-série » aussi palpitant que *House of cards*; il avait tout juste triomphé à l'Odéon avec un *Vu du pont* à l'esthétique calibrée pour l'international, et qui triomphe d'ailleurs sur les scènes du monde entier. Ivo van Hove superstar. Le Flamand de 58 ans, patron du Toneelgroep d'Amsterdam, a la cote. C'est agaçant quand il fabrique des spectacles en chaîne avec un savoir-faire chic – vidéos, tournage en direct sur le plateau retransmis sur écran géant, espace déconstruit à la diable avec machines et canapés. C'est passionnant quand il trouve la structure intime, les charnières fortes d'œuvres qu'il modernise tout en les respectant étrangement: qu'il puise au cinéma (Bergman, Cassavetes, Antonioni, Visconti, dont il mettra en

*Henri V, Henri VI et Richard III*, de Shakespeare, dans le shaker d'Ivo van Hove. passionnant. Avec Ramsey Nasr.

scène *Les Damnés* avec la Comédie-Française au Festival d'Avignon) ou au théâtre (Shakespeare, Schiller, Kushner). C'est passionnant quand il nous étreint d'émotion ou d'effroi par-delà le cinéma de sa mise en scène. Car Ivo van Hove dirige admirablement les acteurs, sait leurs failles et leurs secrets, en joue. *Kings of war* est un bon cru du grand entrepreneur de spectacles. Comme souvent, il cherche à y analyser les fondements du pouvoir, de tout pouvoir. Mais ici, à travers une réduction feuilletonesque des *Henri V*, *Henri VI* et *Richard III* de Shakespeare (1564-1616), c'est le pouvoir politique qui est dans le viseur, génialement deviné, incarné par l'Elisabéthain.

Comment règne-t-on dans un pays rongé par les conflits extérieurs et intérieurs, comment choisit-on (ou pas) entre intérêt collectif et ambition personnelle? Sur un rythme d'enfer et dans un espace qui évoque volontairement la « war room » londonienne où Churchill mena bataille contre l'Allemagne – on entend même Radio-Londres pour forcer la note –, Ivo van Hove décortique rapidement trois attitudes possibles, trois moteurs d'action possible. Le cerveau d'abord, avec *Henri V*, qui s'impose à force d'intelligence et d'intuition visionnaire, de sens des responsabilités, aussi, et du sacrifice. Le premier et meilleur des rois, celui qui envisage peu à peu son règne en vocation et mission. Le cœur ensuite, avec *Henri VI* (à la ressemblance du défunt roi Baudouin...), trop pieux pour comprendre les intrigues de la cour et de sa propre femme, vite condamné à l'impuissance malgré sa rigueur morale. La main enfin, avec *Richard III*, gros garçon mal-aimé et

qui ne s'en remet pas; qui désire avant tout se venger, se fiche pas mal de son peuple, veut le pouvoir absolu pour apaiser sa fringale de reconnaissance et est prêt à tous les jeux de massacre, comme un sale gosse narcissique et mal dégrossi. Cet homme de main-là n'hésite d'ailleurs pas à assassiner son frère, *Henri VI*, lors d'une scène de strangulation qu'Ivo van Hove donne brutalement à voir.

Il met l'essentiel en scène. Ainsi, des tapis rouges enlevés à volonté signalent les sacres, une vitrine au fond expose les symboles de la monarchie, et quand ils en ont besoin, les personnages s'expriment face caméra pour qu'on les suive mieux en vidéo, juste au-dessus du plateau. Dans ce laboratoire de crises et de guerres, dans ce quasi-bunker au confort spartiate autour duquel on devine des couloirs-labyrinthes, Ivo van Hove fait magiquement sentir violence et urgence. Et pourtant, la musique omniprésente sur le plateau, avec ce petit orchestre pas loin du coin cuisine, est le plus souvent celle, délicate et austère, des requiems et hymnes de la Renaissance; et un contre-ténor pousse gravement la chansonnette baroque sur le plateau. Les styles s'entrechoquent. Le verbe protéiforme de Shakespeare se distille et s'éruce en élégants costards noirs. De ces formes hybrides, de ces mélanges revendiqués et superbement maîtrisés naît une irrésistible attraction. On est hier et aujourd'hui, dehors et dedans. Le temps est explosé et l'Histoire, toujours recommencée, même et pourtant autre, familière et effrayante. Le dernier des rois présents sur scène et le plus proche de nous n'est-il pas le pire? Celui du chaos ●